

aux côtés de la grande. Ce thème est sous-jacent dans l'évocation de la vie et de la mort de Jean-Corentin Carré par Charles Rivière, Jean Bouchaud ou Victor Prouvé.

La fin de la guerre ne signifie pas la fin de sa représentation, même si nombre d'artistes, comme Mathurin Méheut, renoncent à son exploitation. Jean-Julien Lemordant, réputé aveugle, joue, lui, de son expérience de combattant pour asseoir sa notoriété. C'est peut-être dans les œuvres postérieures à l'armistice que le recours à la « bretonnité » se fait le plus sentir, suivant en cela la construction des mémoires bretonnes de la Grande Guerre ; Louis-Henri Nicot, René Quillevic ou René-Yves Creston participent à cette « bretonnisation » *a posteriori* du conflit.

Le livre de Jean-Marc Michaud offre un large panorama de la production picturale sur la Grande Guerre. Son originalité est de faire se côtoyer artistes de renom et quasi-inconnus. Ce qui les réunit, ce sont leurs liens avec la Bretagne, qu'ils y soient nés, qu'ils y aient vécu, qu'ils l'aient représentée. Cette cohabitation, cent ans après, ne permet pas de dégager une quelconque spécificité des « peintres de la Bretagne », cette catégorie apparaissant très aléatoire. Si la collection ne peut répondre à la question de l'identité régionale, elle ouvre des pistes fécondes. Le nombre et la diversité des peintres retenus, de statut très différent, élargissent le champ d'une histoire de l'art qui ne se limite pas aux grands noms et grands courants. Elle rejoint l'actuelle histoire culturelle de la guerre « vue d'en bas » en se nourrissant autant d'affiches à très grand tirage que de toiles destinées aux cimaises des musées.

Didier GUYVARC'H

Erwan LE GALL, *La courte Grande Guerre de Jean Morin*, Spézet, Coop Breizh, 2014, 246 p., ill. n. b. et coul.

Historien, spécialiste de la violence de guerre, fondateur du cabinet d'ingénierie culturelle *En Envor*, l'auteur a étudié le choc du conflit au sein d'un régiment breton, durant les onze premiers mois du conflit dans *Une entrée en guerre, le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo, 2 août 1914-juillet 1915*, paru en 2014 aux éditions Codex. Avec ce récit, il propose de changer d'échelle et d'écrire l'histoire d'un des hommes du 47^e Ri de Saint-Malo, Jean Morin, soldat tué entre Sambre et Meuse, lors des premiers engagements en Belgique, en août 1914. Ce jeune homme n'a pas accompli d'actes l'ayant fait entrer dans l'histoire. Il n'a laissé dans les mémoires ni exploit guerrier ni texte littéraire. Et c'est justement cela qui a guidé l'auteur. Dans un conflit qui a mobilisé 70 millions d'hommes, dont 9,4 millions furent tués et 21 millions blessés, il a choisi de s'appuyer sur le destin d'un soldat ordinaire afin de saisir l'histoire dans la singularité individuelle²⁰ offerte par ce jeune breton.

20. MAYAUD, Jean-Luc, « Saisir l'histoire dans la singularité individuelle ? », *Ruralia*, 03, 1998.

Qui était Jean Morin avant de devenir le combattant de 1914 ? Quatre-vingt-treize pages retracent sa vie avant la mobilisation. C'est l'occasion d'une plongée dans la société bretonne de la Belle Époque à partir de Quessoy, petite commune proche de Lamballe, où il est né en 1889, l'année du centenaire de la Révolution française. Il est l'aîné de six enfants, son père est laboureur et sa mère ménagère. À une époque où la natalité reste élevée en Bretagne, c'est donc une famille « classique », qui vit de son travail et que l'auteur situe dans la classe moyenne. Les Morin sont à l'abri du besoin, sans être riches. Erwan Le Gall décrit la vie quotidienne au village, faite de travail et rythmée par quelques moments forts traditionnels, comme le comice agricole et les fêtes religieuses. Mais il pointe aussi l'irruption de la nouveauté avec les fêtes sportives, les compétitions de tir et les courses cyclistes. D'ailleurs, Jean Morin a peut-être assisté, écrit-il, au passage du tour de France en 1913. Mais dans ces années 1902-1906, c'est bien la question religieuse qui occupe au village les discussions et le terrain politique : les inventaires provoquent des heurts entre la population, venue soutenir le vicaire, et les gendarmes. De ce fait, la commune de Quessoy fait parler d'elle jusque dans la presse nationale. Qu'en pense Jean Morin ? E. Le Gall se pose la question sans pouvoir y répondre faute de sources. L'enfant Morin a été formé à l'école publique de Quessoy. Né en 1889, il a bénéficié des lois Ferry. Et si ses parents sont illettrés, il a appris le français au sein d'une école de la République qui entend construire l'adhésion à la citoyenneté, par le suffrage universel et le devoir militaire. Car en 1914, le citoyen est, en premier lieu, un soldat en puissance. L'auteur insiste sur le moment fort constitué par le passage devant le conseil de révision, réuni à la mairie ou à l'école, et où chacun espère recevoir un « Bon pour le service », véritable « brevet de virilité » que l'on fête lors du bal et de la grande fête populaire organisés pour l'occasion. Les archives militaires permettent à l'auteur de savoir que Jean Morin fait 1,67 mètre (sa taille étant un indicateur de sa bonne santé), qu'il a les yeux verts, qu'il est châtain et a un teint basané. Le temps du service militaire, deux ans à ce moment-là, s'inscrit dans le prolongement du conseil de révision et témoigne d'une société républicaine militarisée. Là encore, le départ donne lieu à des rituels : il y a un défilé, tout en tricolore, afin d'accompagner, comme il se doit, les enfants de Quessoy partant sous les drapeaux. Pour le paysan Jean Morin, c'est la découverte de la ville. Et la vie dans une caserne au sein de bâtiments modernes, à une époque où les préoccupations hygiénistes sont importantes. La vie militaire est rythmée par la marche et l'endurance et, bien entendu, par l'apprentissage du maniement des armes et du fameux fusil Lebel. Cette période connaît deux temps forts : le défilé du 14 juillet puis les deux semaines de grandes manœuvres à la fin de l'été. À son retour au village, Jean Morin est devenu aux yeux de tous un adulte. Cette description de l'avant-guerre vécue par Jean Morin s'appuie sur ce que l'auteur sait de la vie en Bretagne à la Belle Époque. Mais les sources manquent pour connaître ses idées politiques, en particulier son regard sur l'application des lois laïques, ou son rapport à la Bretagne.

L'auteur tente ensuite de reconstituer le destin singulier de Jean Morin lorsqu'il est happé par le grand basculement dans la guerre. Il décortique les moments forts de la fin juillet et du début août 1914 en s'appuyant sur une histoire qui s'interroge sur ce qu'il a pu voir, lire et entendre. On suit ainsi le paysan Morin qui rejoint le 47^e Ri de Saint-Malo par le train et qui devient citoyen-soldat. Quels sentiments l'habitent-ils ? Sans source, là encore, l'auteur formule des hypothèses : a-t-il succombé à l'ivresse patriotique ou est-il grave et résolu ? Est-il triste, en pensant à ceux qui restent et qui vont devoir terminer la moisson ? En route pour le front, il voit défiler sous ses yeux des paysages qui lui rappellent les leçons de géographie de la France, lui qui n'est jamais allé au-delà de Saint-Malo : la Normandie, la Somme ou la Champagne. L'intérêt de ces pages est d'être placé au plus près de ce que les soldats vivent : un uniforme inadapté et un équipement de 25 à 30 kilogrammes, des marches pouvant aller pour le 47^e Ri jusqu'à 37 kilomètres comme ce fut le cas le 19 août 1914. Et puis, il y a le mauvais temps : les pluies orageuses compliquent tout et ce sont les fortes chaleurs qui tuent le premier homme au sein de ce régiment. L'auteur pense que Jean Morin a sans doute pu supporter ces conditions difficiles, grâce à sa bonne hygiène de vie indispensable à la dure vie des champs. Le choc de la guerre a lieu pour lui lors de la bataille de Charleroi : que fit Jean Morin ? Qu'a-t-il vu ? Qu'a-t-il entendu ? Impossible de le savoir avec précision. Les sources militaires permettent d'apprendre qu'il combat, comme ses camarades, dans un épais brouillard où il fait face aux mitrailleuses allemandes et subit les tirs d'artillerie, lui qui avait été formé à la charge à la baïonnette. Il est ainsi confronté brutalement aux nouveautés de cette guerre assourdissante, alors que son « paysage sonore » quotidien se limitait aux sonneries des cloches de l'église et aux bruits des animaux de la ferme. Un choc donc à tous points de vue, pour une « courte Grande Guerre ». Car le destin de Jean Morin rejoint celui de 93 % des hommes du 47^e RI tués à la bataille de Charleroi : il est tout d'abord porté disparu. Il faudra des années pour apprendre qu'il a été tué le 22 août 1914, date la plus terrible de toute l'histoire militaire française avec ses 27 000 soldats tombés en cette seule journée²¹. Comment la nouvelle est-elle annoncée aux proches ? Comment peut-on faire le deuil sans le corps et organiser le souvenir ? Ces questions nous plongent dans une France victorieuse où la société est très largement endeuillée. Le deuil fut rythmé par de nouveaux rendez-vous et de nouveaux pèlerinages : pour les dix ans de la bataille de Charleroi, les familles se rendent en Belgique. En octobre 1924, le monument aux morts de Quessoy est inauguré.

21. À titre d'exemple, Germain Foch et Paul Bécourt, le fils et le gendre de Foch, furent tués le 22 août 1914. Voir GOURLAY, Patrick, *C'était la Grande Guerre. Bretagne 1914-1920*, Morlaix, Skol Vreizh, 2008.

E. Le Gall inscrit sa démarche dans le sillage des « recherches pinagotiques » après Alain Corbin²² qui avait reconstruit l'existence d'un inconnu grâce aux traces laissées dans les archives tout au long d'une vie ordinaire. Il s'agissait, à la suite des travaux de la *Microstoria*, de s'intéresser aux relations complexes entre les individus et la société afin de multiplier les échelles d'observation, à partir de trajectoires individuelles. Car s'il n'y a pas d'histoire sans acteurs, il n'y a pas davantage de guerre sans soldats. À travers cette vie brisée et cette « courte Grande Guerre », E. Le Gall fait une histoire en creux de la société bretonne d'avant 1914 en s'appuyant, comme l'avait écrit A. Corbin, sur « le possible et le probable », lorsque l'absence de sources empêche les certitudes. E. Le Gall tente néanmoins de replacer Jean Morin dans son réseau de relations sociales, familiales et professionnelles. Et confronté au silence des sources, il propose au lecteur des pistes de réflexion et des hypothèses qui enrichissent notre regard sur la Bretagne de la Belle Époque et sur les Bretons plongés dans les premiers combats d'août 1914.

Patrick GOURLAY

Xavier NERRIÈRE, *Images du travail – Les collections du Centre d'histoire du travail de Nantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, 172 p., ill. n. b. et coul.

On connaît le Centre d'histoire du travail (CHT), basé à Nantes, structure associative qui s'est donné la mission de rassembler les traces écrites et figurées de la mémoire ouvrière ; c'était d'ailleurs inscrit dans sa première appellation, Centre de documentation du mouvement ouvrier et du travail (CDMOT). Depuis sa création en janvier 1981, le CHT a accueilli un grand nombre de fonds photographiques, qui ont fait l'objet de traitement et de descriptions (le fonds de l'union départementale de la CGT est arrivé en vrac total), mais il manquait sans doute un ouvrage de synthèse permettant d'appréhender la richesse des collections – plus de 50 000 photographies – et la ressource qu'elles constituent pour l'écriture de l'histoire sociale. C'est chose faite avec Xavier Nèrière qui, sous le titre *Images du travail*, brosse le portrait des « collections du Centre d'histoire du travail de Nantes » et veut être une « ébauche d'une histoire populaire de la photographie ». Ce livre s'inscrit dans la redécouverte actuelle de la dimension historique de la photographie en Bretagne²³. Largement illustré, en couleur doit-on souligner, ce qui donne davantage de relief aux clichés

22. CORBIN, Alain, *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.

23. Citons notamment CROIX, Alain, GUYVARCH, Didier et RAPILLIARD, Marc, *La Bretagne des photographes, la construction d'une image de 1841 à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011 ; PROD'HOMME, Laurence (dir.), *Reflets de Bretagne. Les collections photographiques du musée de Bretagne*, Lyon, Fage éditions, 2012.